

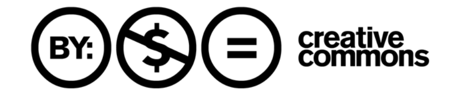
Auguste Audollent

La diffusion du christianisme en Afrique, au sud des territoires soumis à Rome, après le Ve siècle

In: Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 86e année, N. 4-6, 1942. pp. 202-216.

doi : 10.3406/crai.1942.85661

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1942_num_86_4_85661



COMMUNICATION

LA DIFFUSION DU CHRISTIANISME EN AFRIQUE, AU SUD DES TERRITOIRES SOUMIS A ROME, APRÈS LE Ve SIÈCLE, PAR M. AUGUSTE AUDOLLENT, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Pour juger des conquêtes de la foi dans ces pays, on aurait tort de tenir un compte rigoureux de l'arithmétique oratoire de Tertullien. A prendre à la lettre certaines de ses phrases, par exemple, celle bien connue (*Adversus Judaeos*, 7), où il parle des *Gaetulorum varietates et Maurorum multi fines*. Leur attribuer un sens strict, ce serait aller, nous le verrons dans un instant, contre l'autorité formelle de saint Augustin[1]. Je voudrais donc simplement en m'appuyant autant que possible sur les trop rares témoignages que nous possédons, et non pas uniquement sur les listes épiscopales, voir si plus tard que l'époque de Tertullien, à travers tous les bouleversements politiques et les discordes religieuses, le christianisme a pu se propager néanmoins vers le Sud.

Moins de cinquante ans après le prêtre carthaginois, un document précieux nous renseigne déjà dans une certaine mesure à ce sujet. C'est le très important procès-verbal du concile tenu à Carthage en 256 sous la présidence de saint Cyprien. Au début du discours qu'il prononça à l'ouverture de l'assemblée, le grand évêque parla[2] des *episcopi plurimi ex provincia Africa*, *Numidia*, *Mauretania*, qui étaient alors réunis. Bien au delà de l'Afrique proprement dite, un grand nombre d'évêchés existaient déjà dans le pays. L'énumération des assistants qui vinrent tour à tour donner leur avis sur la question du second baptême qu'on allait discuter, en fournit la preuve. Ces précisions doivent

1. Tenons compte néanmoins du fait que le *Martyrologe Hiéronymien* mentionne un groupe de cinq martyrs en Gétulie. (Voir *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, au mot *Baselia*).
2. Saint Cyprien, *Opera*, édit. Hartel, t. *in fine*.

être notées avec soin ; elles ont une valeur plus probante que les affirmations assez vagues de Tertullien. Par la liste de 256, au contraire, nous avons des indications géographiques multiples et sûres, et nous constatons la diffusion du christianisme qui dut s'opérer dans un calme relatif pendant la seconde moitié du IIIe siècle. On peut douter, certes, qu'il en ait été de même pendant la plus grande partie du IVe où régnèrent les querelles et les violences du Donatisme. Aussi faut-il arriver jusqu'au temps de saint Augustin pour entendre parler avec une certaine clarté de la situation religieuse des populations africaines méridionales.

Un texte domine toute la question ; le P. Mesnage a eu raison de le mettre en évidence. C'est un passage de la lettre (I 99, 12, 46) adressée en 419 par l'évêque d'Hippone à son collègue de Salone en Dalmatie, Hésychius, qui l'avait consulté sur la fin du monde. Augustin lui répond avec une grande netteté qu'il y a de son temps en Afrique une infinité innombrable de peuples barbares chez lesquels l'Évangile n'a pas encore été prêché. Leurs chefs ont commencé à devenir chrétiens en très petit nombre. Quant aux peuples de l'intérieur, plus éloignés, qui ne sont en aucune façon soumis à la puissance romaine, ils n'appartiennent par aucun des leurs à la religion chrétienne.

Après avoir étudié avec soin les vestiges romains à travers les provinces africaines, le P. Mesnage avait déclaré : « Au delà des lignes romaines, rien, absolument rien, qui rappelle tant soit peu la colonisation et l'évangélisation du pays. » Puis, ayant cité le texte de saint Augustin que je viens de rappeler, il conclut : « On peut donc affirmer ceci : le christianisme en Afrique, avait atteint en 430 les limites mêmes de l'Empire, mais il ne les avait nulle part dépassées[1]. »

1. Mesnage, *Le Christianisme en Afrique*, p. 558-559.

Sans nous inscrire en faux contre une pareille thèse, il nous est permis de nous demander si les termes n'en sont pas trop absolus pour le début du ve siècle, surtout pour les époques suivantes.

Vers la région tripolitaine de Leptis Magna, puis au sud de la Byzacène, au-dessous des chotts, dans le Djérid, d'une manière plus générale, au delà des frontières de l'Afrique romaine, s'étendait la région dite des Arzuges[1]. Elle semble avoir été comprise entre la Byzacène et les peuples barbares des Gétules et des Garamantes. Évitons de la confondre, comme on l'a fait parfois, avec la Tripolitaine. Sans doute peut-elle rentrer dans la catégorie des terres dont vient de parler saint Augustin, sur lesquelles Rome exerçait une sorte de protectorat. Les tribus de ce pays demeurèrent longtemps païennes ; elles pouvaient en grande partie figurer parmi les *innumerabiles gentes* où l'Évangile n'avait pas pénétré. Publicola, frère de sainte Mélanie la Jeune, consulte en effet l'évêque d'Hippone, probablement en 398, sur la conduite à tenir envers ces hommes qui ne s'engagent vis-à-vis des autorités romaines de la frontière que par des serments prononcés au nom de leurs idoles[2]. Or, vers la même époque nous avons la preuve par plusieurs textes conciliaires que le christianisme avait pénétré chez ces populations.

Les évêques disséminés au milieu des peuples barbares y étaient si peu nombreux qu'il avait fallu adopter pour eux des règles ecclésiastiques spéciales et se contenter, du moins en Tripolitaine, de la participation de trois pour la consécration d'un nouveau collègue[3]. Quant à savoir com-

1. Il est plus d'une fois question des Arzuges dans les auteurs chrétiens postérieurs, comme on le constatera ci-dessous. Aux textes que je citerai on peut ajouter Corippus, *Johannide*, II, 147, qui nomme cette contrée *horrida tellus*. Cf. édit. Partsch, proemium, p. XIV.

2. *Epist.* 46, 1 ; P. L., t. 33, col. 181.

3. *Codex canonum* de *Dionysius Exiguus*, con. 49 et 58 (P. L., t. 67, col. 196 et 197) ; et Mansi, t. III, col. 872, concile de 397, can. 12 : *Si neces-*

ment l'Évangile leur était parvenu, nous n'en sommes pas informés. Serait-ce par la côte ? Mais les Arzuges ne paraissent pas en avoir été voisins. En somme, on est à ce sujet réduit à des conjectures.

Ce qui est du moins certain, c'est que les Donatistes ne restèrent pas étrangers à cette pénétration, désireux qu'ils étaient d'étendre leur mainmise sur l'Afrique. Un incident survenu pendant la conférence de Carthage, en 411, le démontre nettement[1]. L'évêque catholique Asellicus, de Tozuros (Tozeur), dans le sud de Byzacène, y était présent. Lorsque fut appelé le donatiste Victorinianus d'Aquae, Asellicus se leva pour déclarer solennellement : « J'en atteste le Dieu Tout-Puissant et Jésus-Christ notre Sauveur. Nous sommes partis du pays des Arzuges le troisième jour des calendes de mai (29 avril). Il était alors prêtre et non évêque : c'est en chemin qu'il a été consacré. » L'empressement à promouvoir évêque en cours de route, — je ne saurais dire par quel moyen —, ce personnage qu'il accuse d'ailleurs d'inconduite, est tout à fait significatif.

Du reste, il semble bien, si l'on en croit saint Augustin, que dans ces populations, attirées assez vite au Donatisme, le désaccord n'avait pas tardé à se mettre[2]. Sur ces dissentiments locaux, si nous manquons d'informations, ils n'empêchèrent pas la hiérarchie catholique de se maintenir çà et là dans ce milieu en somme païen, puisqu'en 419, l'évêque de Carthage, Aurélius, transmet à ses collègues du Sud une lettre impériale relative à la condamnation des hérétiques Pélage et Coelestius.

sitas fuerit, tres episcopi in quocumque loco sint, cum primatis praecepto ordinare debeant episcopum. La même pensée revient sous différentes formes.

1. Manzi, t. IV, *Gesta collationis*, I, 208, col. 161-162.

2. Saint Augustin, *Epist.* 93, 8, 24 (P. L., t. 33, col. 333) : *Maximianistae... quorum schisma in byzancio et in tripoli exarsit. Sed confligant cum eis Arzuges.*

Elle est adressée aux neuf évêques nommément désignés *Dilectissimis ac desiderabilibus fratribus et consacerdotibus... et ceteris par tractus Byzacenae et Arzugitanae constitutis* [1]. Combien d'entre eux appartenaient en propre aux Arzuges ? En feuilletant la liste des assistants à la conférence de Carthage, en 411, on aurait chance d'y rencontrer sans doute des évêques à dénomination indigène, comme le donatiste, vraisemblablement d'origine berbère, Jurata, *episcopus a Turre Temalbumensi*, ou encore comme le catholique Sabratius, dont le nom pourrait être dérivé de la localité de Sabrata. Selon toute probabilité pourtant, une petite minorité appartenait seule aux Arzuges [2]. En 411, notons-le, Asellicus et Victorinianus semblaient bien rester isolés, pour le voyage, au lieu de constituer un groupe à part avec leurs collègues. Leur cheminement en commun, malgré leur antagonisme religieux, semble bien en fournir le témoignage.

Il ne faut pas se dissimuler combien devaient être difficiles les relations entre ces chrétientés de l'intérieur et Carthage. L'évêque de Tozuros ne nous dit-il pas que lui et son compagnon sont partis du pays des Arzuges, le troisième jour avant les calendes de mai (29 avril) ? Or la conférence ne devait s'ouvrir qu'aux calendes de juin (1er juin). C'était un bon mois de voyage pour ces évêques d'au delà des chotts, *transtagnenses* [3], nous n'hésitons pas à employer ici cette épithète appliquée d'ordinaire à la tribu insoumise des *Babari*. Le P. Mesnage croit que les chotts franchis, par la piste encore en usage à l'heure actuelle, les voyageurs se dirigeaient vers Tacape (Gabès), et de là gagnaient la capitale par mer ; l'hypothèse est plausible, rien ne

1. Mansi, *op. cit.*, t. IV, col 447.
2. Sur ces deux évêques de *Turris Tamalleni*, ou *Tamalluma* (Telmin; ou *a Turre Tamullumensis* ou *Turretamallumensis*, voir Mansi, t. IV, *Gesta collationis*, col. 101, 159 ; t. I, 126, 108, p. 157. Cette localité est située à l'ouest de Gabès, au sud de la Byzacène.
3. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 25.

prouve qu'elle soit fondée. Le fût-elle, on devrait admettre ce semble, un voyage plus rapide. Aussi bien la consécration épiscopale de Victorinianus en route s'expliquerait-elle si aisément dans le cas d'une traversée ?

Les allusions aux chrétientés méridionales que nous venons d'extraire des auteurs du commencement du ve siècle revêtent toutes un caractère de généralité où nous voudrions voir porter un peu plus de lumière. Nous devons attendre la fin de ce même siècle pour rencontrer un texte qui se présente avec une précision de nature à convaincre les esprits non prévenus.

Victor de Vita (1,35-37) raconte la douloureuse épreuve de quatre esclaves chrétiens qui furent relégués chez les Maures et livrés par Genséric à un chef nommé Capsur, qui résidait dans une région désertique dite *Caprapicti*. Ce que constatèrent les exilés en arrivant les remplit de tristesse : le peuple païen se livrait en effet à toutes sortes de pratiques superstitieuses ; aussi s'employèrent-ils à amener ces barbares à la connaissance du vrai Dieu. Leur succès fut tel que, dans ce pays où le nom de chrétien était tout à fait inconnu, ils conquirent au Christ beaucoup de ces infidèles. Mais, poursuit l'historien, il fallait prendre des mesures pour « faire germer dans ce sol bien préparé la moisson évangélique ». Des émissaires partent donc à travers l'étendue du désert. Ils parviennent à une cité administrée à la romaine [1], et demandent à l'évêque de désigner un prêtre et des ministres du culte pour ce peuple devenu croyant. La requête est accueillie avec joie ; on construit une église ; une multitude de barbares reçoivent le baptême.

Ce morceau que j'ai résumé n'est qu'une fraction de l'histoire des quatre chrétiens victimes de Genséric ; il peut aisément en être détaché pour qu'on le considère en soi.

1. Et non à Rome, ainsi que l'a fait dire une fausse interprétation.

Nous venons d'en avoir la preuve. Cependant divers auteurs ne l'ont pas séparé de ce qui le précède et de ce qui le suit. Dans ces deux parties se trouvent relatés certains faits qui n'ont pas de rapport direct avec elles. L'historien nous y montre d'abord les quatre chrétiens s'évadant pendant la nuit du monastère de Thabraca où ils s'étaient refugiés. Il mentionne, à la fin de son récit, un miracle — la guérison d'une femme aveugle — opéré par les reliques de ces martyrs ; l'exactitude lui en a été affirmée, dit-il, par un évêque de la Proconsulaire. Et l'on veut conclure, puisque ces deux localités, *Thabraca* et l'*ecclesia Buronitana*, se trouvaient au nord de la Tunisie, que Caprapicti appartenait à la même région. Ce raisonnement n'est en aucune manière convaincant. Victor n'indique nulle part que les terres sur lesquelles régnait le roi Capsur fussent voisines de Thabraca, ou plutôt il dit expressément le contraire, en marquant que les quatre confesseurs furent transportés au loin. Quant à l'évêque sur la parole de qui il se fonde, on ne le voit apparaître que dans la dernière phrase du récit, dans une sorte d'appendice. N'a-t-il donc pas pu être témoin du miracle hors de son diocèse, comme se trouvant exilé, lui aussi, au même titre que les quatre esclaves.

Au surplus le contexte répugne à l'opinion que je crois devoir écarter. Comment penser qu'il existait au milieu du ve siècle, au temps de Genséric, dans le nord de la Proconsulaire, des peuples entièrement païens, qui n'avaient jamais entendu prononcer le nom du Christ ? Comment supposer un roi à cette époque et dans cette contrée sous le gouvernement des Vandales ? Il ne peut s'agir que d'un chef de tribu dans quelque territoire du Sud.

La suite du récit confirme entièrement cette interprétation. Les quatre chrétiens, ayant amené ce peuple à la connaissance de la vraie religion, cherchent le moyen de l'y fixer d'une façon solide. Les émissaires qu'ils envoient

cheminent longtemps à travers le désert. Ils vont trouver un évêque et ils obtiennent qu'il envoie un prêtre et des clercs pour prendre soin de ce peuple désormais croyant; une église est bâtie ; les barbares reçoivent le baptême en grand nombre. Cette longue distance à parcourir pour rencontrer un évêque qui résidait dans une ville de régime romain, cette nécessité de faire venir un prêtre et des clercs pour baptiser les néophytes, cet empressement à édifier une église, ne sont-ce pas autant de traits qui prouvent que le territoire de Caprapicti était éloigné des régions soumises aux Vandales, jadis romaine?

Mgr Toulotte pense que Caprapicti « doit très probablement être cherché au sud de l'Aurès, et non dans la Maurétanie occidentale [1] ». En effet, puisqu'il s'agit d'un récit d'habitants de la Proconsulaire exilés, n'est-il pas logique d'admettre que, chassés de chez eux, ils furent envoyés directement vers le Sud, c'est-à-dire du côté des Arzuges ou dans quelque région voisine de la Tripolitaine?

On est souvent embarrassé, j'en conviens, pour trouver un sens géographique aux termes qu'emploie Victor de Vita quand il parle de la relégation au cours des persécutions de Genséric ou d'Hunéric. Bien qu'il dût connaître ces terres lointaines pour avoir, au moins sommairement, rédigé son livre en exil [2], ne dit-il pas simplement pour l'ordinaire, qu'on expédiait les chrétiens « chez les Maures » *jubentur inter Mauros mitti*. Retraçant le lamentable exode de 4.966 membres du clergé, il se borne à écrire *et alia ecclesiae membra... ad exsilium heremi destinavit* (Hunericus) (II, 26). Même dans certains cas, où il semble que l'auteur pourrait préciser davantage, il le fait bien moins que nous ne souhaiterions. Hunéric, voulant persé-

1. *Géographie de l'Afrique chrétienne*, t. des Maurétanies, p. 51.
2. P. de Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, p. 553. Victor de Vita écrivit son histoire vers 486, en exil aux confins de la Tripolitaine.

cuter l'évêque de Carthage Eugenius, l'envoie chez un de ses collègues ariens, nommé Antonius, non loin du désert. *Fuit iste*, dit Victor de Vita (III, 42-43), *in quadam civitate proxima heremo, quae Tripolitanae provinciae vicinatur... in ipsis heremi partibus voluit sanctum Eugenium relegare.* Là, je le reconnais, nous avons presque une indication en raison du voisinage de la Tripolitaine ; ce qui nous ramène en somme près des Arzuges, sans doute au sud des chotts, peut être dans la région de Turris Tamalleni.

Quant à Victor de Tonnenna, s'il indique pour l'année 479 la relégation de nombreux catholiques par Hunéric vers certains points du désert particulièrement désignés *persecutioni per totam Africam nimis insistans Tolnis, Macri et Nippis aliisque heremi partibus catholicas... quattuor circiter millia exiliis durioribus relegat...*[1]. C'est la seule mention un peu claire qu'il donne.

Corippus, dans la *Johannide*, procède lui aussi trop souvent par expressions bien générales. On s'explique certes qu'un poète trouve plus facile d'introduire dans ces vers le terme *Mauri* ou *Afri* au lieu des noms compliqués de telle ou telle tribu berbère ; la raison est moins valable pour un historien prosateur. De toute façon nous sommes insuffisamment renseignés par une pareille imprécision.

Ajoutons d'ailleurs qu'en dehors du vague des expressions, les progrès du christianisme dans les territoires du Sud dont nous avons parlé jusqu'à présent se ressemblent tous par un même caractère. Ils se sont opérés d'une manière que l'on pourrait dire spontanée. On ne voit jamais qu'ils aient été préparés intentionnellement, ni qu'ils aient

1. Au sujet de la région désertique de Tolna, de Macri et des environs, en général, sur les alentours aux nord et sud du chott el Hodna, on consultera avec fruit l'*Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 26 (Bou Daleb), n° 111 et le livre du P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 323, au mot *Magra*. Cette contrée, peu fertile, semble-t-il, était infestée d'animaux venimeux et de scorpions, c'est peut-être pour cette raison qu'on y avait surtout déporté les chrétiens à l'époque des Vandales. Voir Victor de Vita, II, 26, 37. Il y résidait toutefois des évêques au v[e] siècle.

été le résultat d'une prédication [1]. De fait, comment concevoir que dans le siècle où les Vandales possédèrent le nord de l'Afrique une pénétration religieuse régulière vers le Sud ? C'est au contraire une conquête organisée qui va se produire à partir du moment où les Byzantins auront triomphé de Gélimer et fait disparaître l'arianisme des provinces africaines.

On sait en effet quel moyen employèrent Justinien et ses successenrs pour développer leur propagande religieuse parmi les peuples barbares voisins de l'Empire ou nouvellement soumis. Ils installèrent chez eux des missionnaires, qui, opérant d'accord avec les fonctionnaires civils, virent ainsi leur action fortifiée en même temps qu'ils contribuaient à consolider l'autorité impériale [2]. Les exemples sont nombreux de cette intervention du pouvoir central sur les confins de l'Europe. Elle est moins évidente dans le détail pour l'Afrique; mais les résultats ne permettent pas de douter qu'elle se soit produite également.

A partir du VIe siècle, les chroniqueurs signalent l'adhésion fréquente des populations au christianisme. Procope [3] note qu'à l'instigation de Justinien, les Maures de Tripolitaine se convertissent de leur plein gré (ἐθελούσιοι). L'empereur érige cinq églises à Leptis Magna, dont une à la Théotokos. L'historien mentionne aussi les *Gadabiteni*, voisins de ce centre, païens jusqu'alors, qui se soumettent de même à la loi du Christ.

Jean de Biclar [4] à l'année 569 dit que les Garamantes du Fezzan font à la fois alliance avec le pouvoir Romain et

1. Sur l'ensemble des conversions obtenues chez les Berbères aux temps byzantins, voir surtout Mgr Duchesne, *L'Église au VIe siècle*, p. 651-652, et Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 326-328, 527, 540, 558.
2. On trouvera tous les renseignements généraux utiles dans le livre de Gasquet, *L'Empire byzantin et la Monarchie franque*, 1888, p. 73-87, et dans celui de Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine*, 1901, p. 375-401.
3. Procope, *De aedificiis*, VI, 4, 12.
4. Chronica minora, II, 512.

adhésion au christianisme, et à l'année 573, il cite également la conversion des Maccuritae[1]. Ces derniers, en signe d'amitié, envoient à Constantinople des délégués chargés d'offrir à l'empereur Justin II des défenses d'éléphant et une girafe vivante. Sans doute, il n'est pas toujours facile d'attribuer un territoire bien certain à tel ou tel de ces peuples ; c'est ainsi que Mgr Duchesne se demande si les Maccuritae, dont on a fait volontiers une tribu maurétanienne n'ont pas été confondus avec ceux du même nom qui habitent l'Éthiopie à l'autre extrémité de l'Afrique[2]. Il n'en est pas moins assuré qu'avec l'appui du gouvernement, à la fin du VIe siècle, le christianisme progressa rapidement dans les contrées méridionales.

On aurait pu s'attendre pour cette époque et pour le début du siècle suivant, à en trouver des témoignages dans la correspondance du pape saint Grégoire, qui a trait assez fréquemment à l'Afrique. Qu'il écrive à l'archevêque de Carthage, Dominicus, ou à l'évêque numide, Columbus, son confident, le Pape n'y fait presque aucune allusion. Une fois cependant, en 591, il félicite l'exarque Gennadios du zèle qu'il déploie pour répandre la religion, en même temps que la puissance impériale. Nous avons là une preuve nouvelle de l'appui prêté à la prédication évangélique par les hauts fonctionnaires venus de Byzance. Aucun fait précis cependant, qui en soit la démonstration, n'accompagne cet éloge[3].

Avec des renseignements si peu nets, comment attribuer un ordre géographique, de même qu'un ordre chronologique, à ces conversions qui paraissent avoir été opérées presque en masse ?

D'ailleurs les auteurs arabes, à qui les modernes doivent bien accorder quelque crédit à partir du VIIe siècle, ne sont

1. Jean de Biclar, *ibid.*, p. 212.
2. Mgr Duchesne, *L'Église au VIe siècle*, p. 300.
3. *Epist.*, 1,73, dans *Monumentae Germaniae*, édit. Ewalt., t, I, p. 73.

pas plus explicites que Procope et Jean de Biclar. Bornons-nous donc à dire avec M. Diehl [1], qui s'inspire d'eux, que la plus grande partie du Sud et de l'Ouest est alors conquise par la foi au Christ.

Certains de ces peuples, ne l'oublions pas, appartiennent à des parties de l'est Africain, situées au sud de la Byzacène et de la Numidie. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'on y voit figurer, pour la première fois peut-être, des populations de l'Ouest, qui ne semblaient guère atteintes jusqu'à ce moment par la prédication chrétienne ; j'entends parler de celles de la Maurétanie Césarienne et même de la Tingitane, non pas de leurs évêques tout spécialement. La liste des assistants aux conciles de 525 et de 646 est, en effet, peu instructive pour la diffusion de l'Évangile chez les Berbères ; la plupart d'entre eux viennent de cités romanisées [2].

Mais il est très vraisemblable que le christianisme qu'on y constate ne date pas de cette époque ; il s'était introduit précédemment dans ces régions, à un moment bien difficile à déterminer, du moins il s'y maintint lorsque des rois indigènes, dont on ne démêle ni l'origine, ni le caractère, se furent sans doute annexé des morceaux du territoire provincial. Ils ont laissé dans la contrée voisine de Tiaret et de Frenda des monuments qui perpétuent leur souvenir. Ce sont les Djedar, lointaine imitation du Tombeau de la Chrétienne [3]. Une inscription d'Altava (Lamoricière), du commencement du VI[e] siècle [4], mentionne un personnage nommé Masuna, qui porte le titre étrange de *Rex gent*(ium) ou *gent*(is) *Maurorum et Romanorum*. On peut supposer qu'il appartenait à cette lignée de rois. Elle est datée, suivant l'usage en cette région, de l'année 469 de

1. Diehl, *op. cit.*, p. 527.
2. Mansi, t. X, col. 1917-1918 ; Duchesne, *op. cit.*, p. 651-952.
3. La Blanchère, *Archives des Missions*, t. X, 1883, p. 1-99 ; spécialement, p. 77 ; *Musée d'Oran*, p. 17-19.
4. C.I.L., VIII, 9835.

la province, c'est-à-dire 508 de l'ère chrétienne. On a ainsi la preuve que les anciennes habitudes se continuaient.

D'ailleurs des études récentes ont révélé la survivance de populations chrétiennes plus ou moins dispersées dans le nord de l'Afrique pendant plusieurs siècles. C'est ainsi que notre confrère Georges Marçais a décrit, dans la *Revue Africaine*, l'état du pays aux premiers siècles après la conquête musulmane [1]. Il insiste en particulier sur les Roûm (chrétiens), descendants des Byzantins, que l'on y rencontre du IXe au XIIe siècle, et qui se fondent ensuite avec les Berbères (p. 46-52). D'après l'auteur arabe analysé on trouve encore des Roûm non seulement à Tobna et à Bagaï, mais aussi dans les quatre villes du Djérid : Tozeur, El-Hamma, Taqijous et Nefta, « régions éloignées des centres d'arabisation. On présume, d'ailleurs, que des îlots chrétiens reliaient à ces collectivités du Sud-Tunisien celles de la Tripolitaine, dont l'existence est attestée jusqu'au Xe-XIe siècle ». Des rapports faciles s'étaient établis entre chrétiens et musulmans dans notre actuelle Tunisie [2]. Les émirs Aghlabites n'hésitaient pas à confier aux chrétiens et aux convertis de date récente des postes de confiance dans le gouvernement ou de hauts commandements militaires [3]. Il y avait un évêque à Sabrata au VIIIe siècle, peut-être même au IXe, et un autre à Capsa, et on y parlait encore un dialecte latin au XIIe siècle, suivant Edrisi. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que des épitaphes mentionnent une cléricature à Kairouan au milieu du XIe siècle [4], que plusieurs églises y soient signalées dans

1. *La Berbérie au IXe siècle*, d'après El-Yakoubi (Revue Africaine, 1941, p. 40-61). Le livre est de la fin du IXe siècle.

2. L'invasion arabe ne rencontra guère de résistance dans le sud de la Byzacène. « Ce qui le prouve, dit El-Tidjani, c'est que les conquérants ne détruisirent pas les basiliques chrétiennes et se contentèrent de construire une mosquée en face de chacune d'elles ». Tissot, *Géogr. de l'Afrique Romaine*, p. 672.

3. Marçais, *ibid.*,

4. Monceaux, dans la *Revue Archéologique*, 1903, II, p. 243, n° 84 ; Saumagne, dans le *Bulletin Archéologique*, 1928-1929, p. 370.

cette même ville, d'autres à Mahdia, à la Qala des Beni Hammâd, « trois capitales de fondation spécifiquement musulmane, dit M. G. Marçais. Il ne peut s'agir ici de communautés chrétiennes antérieures à l'Islam, mais plutôt de peuples chrétiens venus de l'intérieur du pays ».

Il semble par conséquent qu'il faille admettre, au commencement du moyen âge, une sorte d'action en retour du christianisme qui serait demeuré en partie vivace sur la terre africaine. Toutefois, il ne faudrait pas tirer des conclusions trop hâtives de telle ou telle découverte, si importante qu'elle puisse paraître tout d'abord. Si l'on a enregistré avec une légitime satisfaction la trouvaille à Volubilis d'une inscription chrétienne datée de 655, premier indice du christianisme dans cette région lointaine de l'ouest africain, les deux épitaphes de Kairouan, que j'ai rappelées ci-dessus, celle d'un prêtre peut-être (*senior*) et celle d'un lecteur (*lector*), en tout cas de deux membres d'un monastère ou du clergé, qui s'inscrivent au milieu du XIe siècle (1050/51 et 1048) reportent à un rang chronologique antérieur de quatre siècles environ le texte volubilitain commenté par M. Carcopino [1]. On ne devrait pas non plus négliger d'autres documents qui ont revu plus anciennement le jour, par exemple les épitaphes de Pomaria et des environs, sur lesquelles il m'a été donné jadis d'attirer l'attention et que Gsell a étudiées ensuite avec son soin ordinaire [2]. Ces textes de la Maurétanie Césarienne sont répartis sur deux siècles et demi environ (de 417 à 651). Ils ont été rédigés en termes spéciaux, le plus souvent identiques; ce qui montre que la contrée d'où ils proviennent avait ses

1. *Note sur une nscription chrétienne de Volubilis*; *Hespéris*, t. VIII, 135-145. Il faut en rapprocher Thouvenot, *Note sur deux inscriptions chrétiennes de Volubilis*, de 599 et de 605, *ibid.*, 1955, p. 131-139.

2. Audollent, *Sur un groupe d'inscriptions de Pomaria (Tlemcen) en Maurétanie*, extrait des Mélanges de l'École de Rome, 1892, t. XII. C. I. L. 9941 à 9958), et Gsell, *Le Christianisme en Oranie avant la conquête arabe*, extrait du *Bulletin du cinquantenaire de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, 1828 (15 avril), p. 17 à 32.

coutumes, ses formules propres, demeurées en quelque sorte immuables pendant deux ou trois cents ans, et qui répondirent sans doute à un état particulier de la population, à une assimilation au régime romain ou byzantin, plus lente qu'ailleurs. Aussi bien El Beheri, que cite M. Carcopino (p. 14), mentionne à Tlemcen même les ruines de plusieurs monuments anciens et les restes d'une population chrétienne, avec une église qu'elle fréquentait encore de son temps.

Si la série de Pomaria et des alentours n'atteint pas tout à fait 655 comme l'épitaphe du jeune chrétien de Volubilis, elle est de beaucoup antérieure aux deux inscriptions tunisiennes de Kairouan, qui ne remontent qu'au XIe siècle. Ces diverses découvertes, qu'il y a lieu de rapprocher dans une certaine mesure, les unes des autres, ne pourraient-elles pas faire penser peut-être à des rapports religieux entre le Maroc et l'est Algérien? Et ne nous engageraient-elles pas à garder confiance dans l'avenir pour voir se remplir plus ou moins vite, ce long intervalle de temps, par des documents imprévus, capables de nous éclairer peu à peu sur les derniers siècles du christianisme parmi les populations du sud et de l'ouest africains [1].

1. En dehors des références données dans ce travail sur la question des derniers temps en Afrique du Nord d'utiles réflexions y ont été consacrées par M. W. Seston dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1936, p. 101-124, et par M. Devreesse, *L'Église d'Afrique durant l'occupation byzantine*, *ibid.*, 1930, p. 144-163.

LIVRES OFFERTS

Le Secrétaire perpétuel offre de la part du Dr Morlet une brochure intitulée: *Vichy Gaulois*.